

lecture, un dilemme qui pour être fort brillant, n'est rien plus que spécieux. Il a dit : " ou bien, le Défenseur de la Poésie gagnera sa cause, ou bien, il la perdra : s'il la gagne, son triomphe sera dû à son Eloquence ; s'il la perd, mon sujet aura encore la palme ; car alors j'aurai gagné ; donc, dans les deux cas, l'Eloquence sera victorieuse, sera le premier des arts." Ce dilemme, tout brillant qu'il est, est évidemment faux ; il pêche contre une des Règles que nous donne la *Dialectique d'Aristote* ; la distinction n'est pas complète : et pour vous le prouver, il suffit que je puisse le retorquer, c'est-à-dire, en faire un tout aussi bon, avec les mêmes termes. Le voici : *ou bien je perdrai ma cause, ou bien je la gagnerai : si je la perds, dès lors l'Eloquence que j'ai employée est vaincue ; elle ne sait pas produire son effet ; elle ne sait pas convaincre : Si je la gagne, dès lors évidemment l'Eloquence est vaincue, et dans les deux cas, la Poésie est également victorieuse, et demeure le premier des arts.* Si l'argument de M. Desbarats est bon, je vous garantis la validité du mien ; si au contraire, il est faux, vous savez que *sublatā conditione, tollitur et conditionatum*.

J'aurais voulu relever quelques autres *toutes petites erreurs*, telles que celle-là, qui se trouvent dans le discours de mon honorable adversaire ; mais j'en ai dit assez pour vous mettre bien sur vos gardes, et vous faire bien réfléchir avant que de porter un jugement sur le mérite relatif de l'Eloquence et de la Poésie. Gardez-vous surtout de ces raisonnements spécieux qui éblouissent les yeux, mais qui ne résistent pas à un examen sérieux ; vous en avez entendu, ou vous en entendrez plus d'un, ce soir, je vous le garantis.

Mais je passe à la Poésie sacrée : c'est ici mon fort ; c'est ici que je triomphe. Si, comme je me flatte, je suis parvenu à vous prouver l'excellence de la Poésie profane sur l'Eloquence et les autres arts, il me sera encore bien plus facile de vous montrer la supériorité de la Poésie sacrée sur tous ses adversaires.

Ce n'est pas un nouveau principe que j'émet, mais bien un principe qui a vieilli chez les rhéteurs, à commencer par Cicéron, que pour gagner le cœur, il faut l'émoi avant que de le convaincre. Une fois enflammé et excité par des sentiments élevés, il n'a plus besoin de raison pour le déterminer, mais il agira plus que si vous lui aviez donné toutes les meilleures raisons du monde ; car, Messieurs, vous vous en souvenez sans doute, je l'ai dit en commençant, l'homme a une âme avant que d'avoir une intelligence, l'homme sent avant que de raisonner. Ceci posé, je vous le demande, Messieurs, lequel obtient réellement la foi, ou de l'Eloquence prouvant à l'intelligence de l'homme qu'il doit aimer et servir Dieu, ou de la Poésie chantant sa puissance et ses attributs ; inspirant au cœur par de belles images et par des sentiments élevés, l'amour passionné de l'idéal du beau, de l'idéal du bon, qui est Dieu.

Connaissez-vous, Messieurs, ces jours de bonheur si pur, ces jours de paix inéssable, que l'on nomme jours de retraite ? Ne vous souvient-il pas de cette douce influence qu'exerçaient sur vous ces rimes sacrées ? Comme vos coeurs étaient bien préparés après les avoir entendues ; ils l'étaient plus que si le meilleur orateur avait pendant une demi-heure tonné du haut de la chaire, que si Rossini ou Lambillotte vous avaient fait entendre leurs plus doux accords, leurs plus tendres accents. Et ici n'attribuons pas cette toute puissante influence à la Musique plus qu'à la Poésie. En effet, permettez-moi de vous le demander, quel empire a sur vous un chant dont vous ne com-

prenez pas le sens ? quel est celui qui n'entendant pas le latin, a été touché en écoutant le *Stabat Mater*, ce chant sublime, cette hymne divine de poésie chrétienne, donnée en la plus riche et la plus luxuriante musique ? Mais au contraire, où est celui qui, comprenant le sens des paroles, et écoutant cette Mère affligée pleurer si amèrement son Fils expirant sur une Croix, n'a pas senti son cœur s'émoi, une tendre compassion s'emparer de son âme, et souvent même, surtout si je m'adresse à vous, Messieurs, dont le cœur sensible sait comprendre les douleurs d'autrui, souvent même des larmes n'ont-elles pas coulé silencieusement de ses yeux. Bel effet de la Poésie, que je me garderai d'orner de mes réflexions, mais qui, mieux que tout ce que tout ce que je pourrais dire, prouve l'influence que possède sur le cœur humain, cette noble fille de la fiction et de l'harmonie ! Je regrette qu'il ne me soit pas donné ici, de vous lire ce *Stabat*, qui sait si bien émoi l'âme ; mais un autre l'a fait, dans cette même Tribune, avec plus de succès, sans doute, que je ne pourrais en avoir moi-même ; et ses paroles, dictées par une âme sensible, sont encore, je n'en doute pas, présentes à votre esprit.

Que n'ai-je ici l'avantage de pouvoir considérer avec vous la Poésie Sacrée sous deux points de vue différents, mais tous deux beaux et nobles : *Poésie Antique*, *Poésie Moderne*, à quelles belles considérations ne vous prêteriez-vous pas ? Bien sûr, vous sens suffisiez pour obtenir le premier rang à mon sujet. Un mot cependant, de grâce.

Le peuple d'Israël est dans l'allégresse : son Dieu s'est révélé et ses ennemis ont été vaincus : ils sont tombés, comme la feuille morte tombe sous les efforts du terrible Aquilon. Car David avait dit et Dieu avait écouté sa prière : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus. Que Deus se lève et que ses ennemis soient dispersés.* Le Seigneur avait écouté son vœu, et avait frappé de mort les nombreux Philistins. L'Arche d'Alliance revient chez ce peuple qui la conserve comme un gage précieux de la bonté et de la puissance de son Dieu. Et à la vue de ce peuple immense, réuni autour ; de cette joie, qui éclate partout en cris d'allégresse, l'amour et la reconnaissance s'emparent de David, son cœur s'attendrit, son âme s'enflamme, il s'écrie : *Omnes gentes, plaudite manibus ; jubilate Deo in voce exultationis !* La joie d'un peuple ne lui suffit pas ; il veut réunir autour de lui toutes les nations, pour célébrer dans un commun accord, dans une union suprême, la bonté et la puissance de son Dieu, et de son Roi. C'est là, Messieurs, de la véritable Poésie, de la Poésie du cœur, de la Poésie du sentiment : et s'il faut être un Dieu pour l'inspirer, il ne faut être ni un David, ni un Lamartine pour la sentir et l'admirer. Aussi, sera-ce toujours avec un sentiment de respect et de muette admiration, que le véritable chrétien relira ces pages éminemment poétiques : le jeune littérateur y formera son talent naissant, et en essayant sa jeune capacité avec ce génie infini, il acquerra lui aussi, une teinte de cette divine Poésie, dont sont imprégnés tous les feuillets, dont sont remplies toutes les phrases de ce Livre.

Je voudrais maintenant, Messieurs, vous reporter à quelqu'une de ces Fêtes Chrétiennes, si bien décrivées par le Vicomte de Walsh ; et là, au milieu de ce peuple réuni, attendant la parole de Dieu, priant et demandant pardon de ses fautes, vous faire entendre quelqu'un de ces chants, comme l'Eglise seule sait en composer. Mais je ne serais que répéter des cho-